

Amisku (le castor) (Note de recherche)

Amisku, the beaver (research note)

Daniel Clément

Parentés au Québec

Volume 9, Number 3, 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/006299ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/006299ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (print)

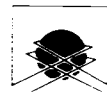
1703-7921 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Clément, D. (1985). Amisku (le castor) (Note de recherche). *Anthropologie et Sociétés*, 9(3), 243–254. <https://doi.org/10.7202/006299ar>

AMISKU^u (LE CASTOR) (note de recherche)*



Daniel Clément

☐ Nomenclature

Le castor ! Quel autre animal montagnais, sauf le caribou et l'ours noir possiblement, pourrait mieux que le castor servir d'introduction à ce monde passionnant que représente le bestiaire montagnais ? Et pour cause. Il suffit à peine d'évoquer l'importance alimentaire, économique et vestimentaire de l'animal pour les autochtones. Mais ce n'est pas tout. Il y a aussi cette somme remarquable de connaissances ethnozoologiques qu'ont su développer les Montagnais(es) à son sujet et qui demeure actuellement pratiquement méconnue des milieux scientifiques et anthropologiques. Ces connaissances, elles méritent qu'on s'y attarde, et ce, dès maintenant, au risque dans certains cas de nous révéler notre propre ignorance.

Les Montagnais(es), taxinomiquement parlant, classent le castor de diverses façons. Ces façons ont plus à voir avec des variations individuelles de perception qu'un manque d'objectivité à proprement parler. Au fait,

* Ce texte fait partie d'un ensemble portant sur une quarantaine d'animaux tels que perçus par les Montagnais(es). Ces textes devraient paraître ultérieurement sous la forme d'un ouvrage d'ethnozoologie montagnaise qui aurait deux objectifs majeurs. Le premier concerne le savoir propre à cette ethnie montagnaise et vise à démontrer à quel point des connaissances populaires sur l'anatomie, le comportement et le cycle reproductif des animaux peuvent largement concurrencer le savoir des scientifiques sur les mêmes animaux. Le deuxième objectif est plutôt d'ordre théorique. Il s'agit de redonner à l'ethnoscience la place qu'elle aurait dû occuper dès le départ (c'est-à-dire avant de tomber dans la quête d'universaux avant la lettre) à savoir celle d'une discipline anthropologique globale permettant de dévoiler à la fois les systèmes de perception propres à chaque ethnie comme les limites inhérentes à la perception scientifique occidentale.

La recherche sur la faune montagnaise a été rendue possible grâce au projet *Exploitation et aménagement des ressources fauniques par les Indiens montagnais du Québec*. Le projet est rattaché au Centre d'études nordiques de l'Université Laval et bénéficie de la participation financière de la Fondation canadienne Donner, du Conseil Attikamek-Montagnais du Québec et du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada.

Dans ce texte, le terme « scientifique » représente tous les auteurs œuvrant de près ou de loin en zoologie y compris les vulgarisateurs scientifiques. Pour les informateurs(trices) autochtones, seules les initiales ont été employées. J'aimerais remercier Gerry E. McNulty anthropologue à l'Université Laval qui a bien voulu réviser et corriger ces brèves notes ethnoscientifiques sur le castor.

tenir compte de ces variations s'avérera utile dans la mesure où leur conjonction permettra de mieux saisir ce que représente véritablement l'animal dans la pensée autochtone. Pour certains(nes) Montagnais(es), le castor est considéré comme appartenant à la catégorie des « animaux des bois », opposée à celle des « animaux de l'eau » uniquement. Pour d'autres Montagnais(es), le castor est plutôt perçu comme à la fois une « bête terrestre » (*awehih*) et un « poisson » (*nameh*), ce qui relié au premier commentaire range définitivement la bête dans les animaux semi-aquatiques, plus rattachés à l'intérieur des terres qu'au bord de la mer (comme le phoque par exemple). Cet état « semi-aquatique, des forêts » se trouve par ailleurs confirmé dans la pensée montagnaise par un autre phénomène. Le castor, dans tous les cas, est inévitablement associé au rat musqué (**utshâhk^U**) et à la loutre (**ntshuk^U**) avec qui il partage évidemment cette caractéristique.

Le castor, la loutre et le rat musqué forment donc dans la pensée montagnaise une catégorie qu'on pourrait représenter comme l'équivalent du « genre » dans la perception scientifique. Ce genre porte en montagnais le même nom que son espèce la plus typique, soit **amisk^U**, le castor. Autrement dit, le terme **amisk^U** recouvre deux réalités : dans un cas, il désigne le genre qui comprend trois espèces, et dans un autre, il sert à dénommer l'espèce proprement dite que constitue le castor, celle-ci étant reliée aux deux espèces que sont **ntshuk^U** (la loutre) et **utshâhk^U** (le rat musqué). Les trois mêmes animaux ne sont pas dans la pensée autochtone uniquement associés au niveau taxinomique. Les Montagnais(es) reconnaissent à ces espèces d'autres relations, ne serait-ce que celle de se voir attribuer un même maître dans le domaine religieux. Ce maître, c'est *Mistnâk^U*, chef incontesté par ailleurs de tous les animaux aquatiques. Soit dit en passant, ce domaine spirituel repose essentiellement sur la répartition des animaux selon des maîtres hiérarchisés qui auraient comme fonction de veiller à partir du monde surnaturel sur les populations des espèces dans le monde naturel. Il existe enfin d'autres caractéristiques communes au castor, à la loutre et au rat musqué que les Montagnais(es) notent dans leurs légendes comme dans les comportements inter-animaux qu'ils ou elles dépeignent. Ces caractéristiques seront d'ailleurs présentées au fur et à mesure de la présente description du castor.

Outre d'appartenir à une catégorie d'animaux semi-aquatiques des bois, **amisk^U** lui-même en tant qu'espèce est également l'objet d'un discours dans la pensée montagnaise. Il est ainsi réparti en huit sous-espèces distinctes qui toutes, sauf une, correspondent à l'unique espèce reconnue par la science : *Castor canadensis*. Les huit sous-espèces montagnaises sont : **amisk^U** proprement dit (le castor), **uâpamisk^U** (i.e. le castor blanc), **kâhteamisk^U** (i.e. le castor noir), **uñhuâamisk^U** (i.e. le castor jaune), **mistamisk^U** (i.e. le castor géant), **nanatauamisk^U**, **pâkuamisk^U** et **nîpinamisk^U** (i.e. le castor d'été).

Les quatre premières sous-espèces correspondent à des variations phénotypiques de coloration de pelage, également reconnues par la science (Hill

1982: 257; Banfield 1977: 147). Il ne faut toutefois pas oublier que dans l'esprit montagnais, ces sous-espèces représentent des catégories à part entière, distinctes les unes des autres et non équivalentes à ce qui est défini dans la science comme des variations de couleur uniquement.

Amisk^U (le castor), la première sous-espèce montagnaise, constitue la race nominative, celle au pelage généralement qualifié de brun (*tshiste-mâuâpu*). C'est de cette variété dont il sera principalement question dans les lignes qui suivent. **Uâpamisk^U** (i.e. le castor blanc), la seconde sous-espèce, dénote l'individu albinos qui peut côtoyer sur un même territoire des individus à pelage plus foncé (**kâhteuamisk^U**, i.e. le castor noir) ou encore d'un jaune presque cannelle (**uîhâuamisk^U**, i.e. le castor jaune). La science reconnaît également ces variations pigmentaires, cela a déjà été signalé.

Mistamisk^U (i.e. le castor géant), la cinquième sous-espèce montagnaise représente, comme son nom l'indique, un castor géant au sujet duquel l'ethnologue Frank G. Speck rapporte une légende mistassinienne des plus instructive. Il s'agit de Castors géants qui avaient érigé une grande digue en amont de la rivière Mistassini. Mistâpeu (i.e. le grand homme; personnage légendaire montagnais représentant entre autres « l'âme » de chaque chasseur ou son « gardien spirituel » (Lefebvre 1971: 107) tenait à tuer ces Castors géants pour s'en régaler. Mistâpeu se rendit donc sur les lieux de la digue pour la défaire. Ce qu'il fit. Il se coucha ensuite en travers de la rivière afin de surveiller tout Castor qui tenterait de s'échapper. Les Castors tinrent conseil et décidèrent finalement d'envoyer d'abord le rat musqué en éclaireur. À sa troisième reconnaissance, le rat musqué déclara aux Castors que Mistâpeu avait fini par s'endormir. Les Castors géants enjambèrent donc son corps pour se diriger en aval. La femelle castor venant en dernier recouvrit de boue le visage de leur ennemi, ceci afin de le retarder dans l'éventualité d'une poursuite. « La poursuite fut longue, s'étalant sur plus de deux cent milles. (Mistâpeu) les traqua jusqu'au Lac St-Jean, méditant de freiner leur course à la Grande décharge. Mais tous passèrent, se faufilant entre ses jambes (...). Ils atteignirent finalement la mer après avoir descendu en nageant tout le Saguenay » (Speck 1977: 112; notre traduction). Cette légende est actuellement considérée par Beck (1972) comme une preuve que les Montagnais(es) et autres peuples alliés ont connu la présence de l'ancêtre du castor, le Castor géant (**Castoroides**), de l'époque du Pléistocène et dont on a retrouvé des fossiles de la taille d'un ours noir (Banfield 1977: 146). La légende expliquerait la disparition de cette espèce, qui porterait possiblement en montagnais une autre appellation que **Mistâmisk^U**. Le Castor géant pourrait se nommer également **Mihistshu** (i.e. la grosse boue) et représenterait en définitive un maître spirituel propre aux castors uniquement (communication personnelle, Gerry E. McNulty).

Pâkuamisk^U, la sixième sous-espèce montagnaise de castor, est plus difficile à cerner que les précédentes. Il s'agit peut-être là d'une dénotation

servant à caractériser un castor à pelage sec (*páku-*, i.e. sec), référence possible aux castors tués durant la mue (Clermont 1980: 102).

Nanatauamisk^U, la septième sous-espèce, constitue un cas bien particulier. Les Montagnais(es) utilisent ce terme pour désigner un kyste sous-cutané de forme embryonnaire qu'on trouve fortuitement sur le côté d'un castor, que ce dernier soit de sexe mâle ou femelle. La même réalité vaut pour d'autres animaux qui sont principalement le caribou (**nanatauâtink^U**), le lièvre (**nanatauâpuh**) et la martre (**nanatauâpistân**). « Quand on tue un **nanatauamisk^U**, cela signifie qu'on va toujours être chanceux au castor » (Ab. M., Mingan, 02.02.82). Ce commentaire me laisse perplexe. **Nanatauamisk^U** signifierait non seulement ce kyste sous-cutané mais également l'animal porteur, ce que semble corroborer, étymologiquement parlant, le redoublement du morphème initial, **na-**. Deux pour un, synonyme de chance future, Speck l'avait déjà noté (1977: 235). Il ajoutait dans le même ouvrage que ce porte-bonheur devait être soigneusement conservé, assurant à son possesseur une relation privilégiée de chance avec l'espèce concernée.

J'ajoute à cette liste d'espèces reconnues par les Montagnais(es) une dernière appellation utilisée par un seul de mes informateurs, **nîpinamisk^U** (i.e. le castor d'été). Ce terme semble rappeler une réalité très évidente pour les Montagnais(es) : durant l'été, le castor est plutôt maigre et généralement moins chassé que durant la saison froide.

▣ Description

D'après les Montagnais(es), le castor se caractériserait essentiellement par sa queue (*mihui*) dont il frapperait la surface de l'eau de façon retentissante pour avertir ses congénères d'un danger menaçant. Ses membres antérieurs seraient associés, toujours au dire des autochtones, à des bras (*mispituna*), chacun d'eux étant muni d'une main (*mit/tshi*) à cinq doigts se terminant par des griffes (*miskahiat*). Les membres postérieurs, les pieds (*mihita*), seraient également pourvus de doigts, mais cette fois-ci griffus et palmés (*uahakaunua*). Ces membranes, d'après les Montagnais(es), faciliteraient les déplacements du castor sous l'eau. À ce propos, un des doigts de chacune des pattes arrières serait aussi pourvu d'une double griffe, à laquelle les Montagnais(es) attribuent un rôle de gouvernail. Une légende de leur cru est à ce sujet très explicite. Cette légende est tirée des aventures rocambolesques de Carcajou, héros animal montagnais, et l'épisode en question traite en particulier d'une rencontre entre Carcajou et un castor dont le fils semble avoir une certaine difficulté à se diriger dans l'eau suite à une tricherie de la part de Carcajou.

Le jeune castor se mit à nager, mais il lui semblait impossible de se diriger. On le voyait ici et là, comme s'il ne pouvait contrôler son sens de la direction. « Frère aîné, dit Castor, tu lui as fait du tort ! » Carcajou répondit : « Ah oui, c'est vrai, j'avais déposé sa griffe derrière la poutre ». Le jeune castor nagea jusqu'à la rive,

et il remplaça la griffe manquante au-dessus d'une autre (...). Il le remit de nouveau à l'eau et cette fois le jeune castor put plonger en ligne droite.

Savard 1971: 75

Les scientifiques, de leur côté, ne prêtent pas à la double griffe ce rôle de timon, mais l'attribuent plutôt à la queue. La double griffe servirait, ajoute-t-on, de peigne au castor pour lisser sa fourrure (Hill 1982: 257).

Les perceptions, dans ce cas, étant tellement contraires, il me prendrait presque envie de proposer aux scientifiques une petite expérience. À l'instar de Carcajou, ne serait-il pas possible d'enlever à un castor la moitié de cette double griffe à chacune de ses pattes arrière... rien que pour voir ce qu'il arrivera ? Cette expérience comportera certainement un avantage, à savoir celui de trancher définitivement la question.

Pour en revenir au portrait montagnais du castor, on ajoute encore, du côté autochtone, que la bête se caractériserait également par un dos rond (*uakuananu*) et une façon particulière de s'asseoir, accroupi sur les talons. Speck rapporte aussi cette habitude reconnue au castor par les Montagnais(es), en soulignant que c'est au printemps, à l'heure du crépuscule, que l'animal adopterait cette position afin de repérer le prochain territoire à être inondé et colonisé (1977: 112).

À ces traits saillants pourrait s'ajouter éventuellement la liste d'autres parties anatomiques, objet de discours spécifiquement montagnais. Je ne m'étendrai pas davantage là-dessus sauf pour reconnaître aux Montagnais(es) un savoir qui dépasse les limites de la simple expérience momentanée. Surtout lorsque j'apprend que le castor a un caecum particulièrement développé (*ukakatshu*) ou encore qu'il peut être affecté de vers parasites intestinaux tels des taenias (*utatakuma amisku*).

La peau du castor (*mihakai*), toujours au dire des autochtones, changerait selon les saisons. Durant l'été, les poils seraient plutôt ras (*papakuehu*) et le pelage foncé (*ufnipâu*). À l'hiver, le poil allongerait (*ispueu*) ce qui rendrait la fourrure plus recherchée. De même, la chair (*uiâh*) serait-elle plus appréciée durant l'hiver, plus rouge (*mîkuâu*), tendre (*pessisihu*) et grasse (*ufnnu*) que durant l'été.

Le castor n'aurait pourtant pas de graisse sur tout son corps. On évoque le fait dans un conte traitant d'un immense lac de graisse formé suite aux divergences ayant opposé Aiahîs, petit garçon légendaire, à son père. « Les animaux vinrent au lac (de graisse liquide)... Le castor, pour sa part, ne s'y trempa que la poitrine; c'est pourquoi il n'a pas de graisse sur le dos » (Savard 1979: 14). Lorsqu'on connaît l'importance du gras dans la cuisine montagnaise, à savoir que la graisse en est presque devenu un régal au point de vue alimentaire, on ne peut plus s'étonner de retrouver au niveau légendaire des discours sur les teneurs en graisse de chaque animal

(voir aussi la légende de la libération des étés où on fait porter au Castor un sac de graisse sur son dos; le Castor n'a pas de graisse naturelle dans la partie antérieure de son dos, il doit donc la porter (Savard 1979: 39-40).

Au niveau des sens, le castor aurait, poursuit-on, une ouïe très fine (*mista naitam*) et l'odorat bien développé (*napahut*). « Il sent avec le vent » (J.B., Natashquan, 08.08.83). Par contre, l'animal n'aurait pas la vision très nette (*apu huk nâpit*).

Les Montagnais(es) s'entendent aussi pour accorder au castor une multitude de sons provenant autant de ses cordes vocales que d'un de ses comportements. Cette nomenclature de sons contraste avec celle rapportée dans un petit ouvrage portant sur les cris de divers animaux où on ne permettrait au castor que de gémir ou mugir (Villeneuve 1981: 92). Pour les Montagnais(es), le castor peut non seulement gémir (*mamâtueu*) ou mugir (*te-pueu*) mais il peut encore pleurer comme un enfant (*mâu*) dans le cas des petits, souffler (*pûtâteu*), parler (*aiamu*) et même, comme je l'ai déjà mentionné, produire un bruit particulier en frappant l'eau d'un claquement sec avec sa queue (*tâpukaitsheu*).

Finalement, les modes de déplacement du castor sont également notés en détails par les Montagnais(es). L'animal pourrait ainsi marcher (*pmûteu*) sur la terre ferme, nager (*pmiskau*), plonger (*kûtshîu*) ou se sauver sous l'eau (*papampanu*) pour s'abriter dans sa hutte.

☐ Mœurs

Les Montagnais(es) classifient leurs animaux non seulement de façon taxinomique mais également selon « la localisation des espèces dans le cadre du cycle des saisons » (Mailhot et Bouchard 1973: 65). L'année est généralement divisée en deux : *pupun*, l'hiver et *nîpin*, l'été et les animaux sont classés en conséquence, c'est-à-dire en fonction de leurs activités saisonnières prépondérantes. Un certain nombre d'animaux échappent à cette dichotomie en ce sens qu'ils sont dits à la fois d'hiver et d'été. **Amisk^U** figure parmi ceux-là. Dans une légende montagnaise, par exemple, traitant de façon fort originale de la venue de l'été au sein de l'hiver autrefois éternel, n'est-ce pas lui le castor qui est présenté comme un obstacle aux animaux de l'hiver en quête de libérer les étés, se situant dès lors entre les deux grandes saisons et échappant ainsi à une catégorisation unique, dans une seule de ces mêmes saisons ?

Quoiqu'il en soit, le castor serait aussi actif en été qu'en hiver, autre preuve venant confirmer son comportement s'étendant sur toute l'année. Le castor n'hibernerait donc pas. Il vaquerait plutôt à ses affaires dans sa hutte ou sous la glace. D'ailleurs, qui d'entre nous ne s'est pas émerveillé devant l'ingéniosité que l'animal a toujours su démontrer dans la construction de son habitat ! Lorsqu'une colonie s'installe, elle choisirait d'abord

un endroit favorable : calme de préférence, légèrement en retrait du rivage d'un petit lac ou d'une petite rivière, à l'orée du bois ou encore dans une anse (*pitapek^U*). La première étape consisterait à ériger un barrage (*uskutim*) qui va permettre aux castors de retenir suffisamment d'eau, de façon à rendre accessible durant l'hiver les provisions submergées.

Le barrage serait construit à l'aide de bois divers auxquels on ajoute de la boue, du sable et d'autres rondins pour faire remblai. La digue terminée et l'eau ayant atteint la profondeur voulue, le castor se dirigerait en amont, choisissant un endroit où l'eau est haute et de gros arbres disponibles. La hutte (*uŋht*) pourrait maintenant être commencée. Le castor utiliserait de nombreux matériaux : *ahtshi* (terre); *ahâhtshu* (boue); *ahinia* (cailloux); *tshistâpâkuanat* (branches de conifère); *hakâua* (arbustes); *pâhteumistukua* (bois sec) et finalement *uâhkuai* (bouleau). Le castor érigerait sa hutte en amoncelant tous ces matériaux par-dessus lui. Toujours selon les Montagnais(es), il « s'enfermerait », si on peut dire, sous sa propre construction. Un trou d'aération (*neneht*) serait aménagé au sommet, de même que deux voies d'entrée, submergées sur les côtés. Ces dernières s'ouvriraient sur des chenaux dragués (*uâta*). La hutte et le plancher de la chambre centrale seraient revêtus d'un tapis de lanières d'écorce de bouleau. Quelquefois, le castor « rénovait son ancienne hutte en prenant de la glaise et des arbres pour boucher les trous » (Ab. M., Mingan, 02.02.82) au lieu d'entreprendre une nouvelle construction. De même procéderait-il à de constantes améliorations de son habitat avec de la neige mouillée qui durant l'hiver gèlerait et solidifierait l'abri. Outre ces huttes, les castors possèderaient également des terriers (*uhpakana*), abris secondaires creusés à même le sol mou des rives des lacs et des rivières. Inutile d'ajouter que le discours scientifique corrobore tous ces faits rapportés par les Montagnais(es) au sujet des habitats de l'animal. Il existe toutefois une petite divergence, ayant trait à la façon utilisée par l'animal pour solidifier ses digues ou ses cabanes. Ainsi, les autochtones soulignent-ils que le castor « construit sa cabane avec de la vase et de la neige mouillée » qu'il tape « avec sa queue » (Savard 1979: 24). Le discours scientifique fait état du contraire : « Toutefois, elle (la queue) ne sert pas comme certains le croient, de truelle pour calfater ses cabanes et ses barrages avec de la boue » (Wooding 1984: 184). Allez donc vous y retrouver dans ces commentaires opposés !

De façon générale, et toujours au niveau comportemental, les Montagnais(es) reconnaissent au castor d'être un animal essentiellement nocturne, dormant le jour et s'affairant du crépuscule jusqu'à l'aube. On raconte même, que durant l'hiver « le soir, il sort ses pattes dehors pour tâter la neige et juger si son épaisseur convient à une sortie » (Ab. M., Mingan, 02.02.82). D'ailleurs, c'est à ce moment de l'année que le castor passerait le plus clair de son temps à l'abri dans sa hutte. Il y dormirait et y mangerait, à même ses provisions qu'il a accumulées durant l'automne. Parfois, lorsque la neige fond ou que la pluie occasionne un dégel passager, le castor tenterait alors une sortie par ses chenaux dragués débouchant sous la glace.

Durant l'été, le castor vaquerait plutôt à se procurer de la nourriture et évidemment à construire ou rénover sa demeure. On pourrait également apercevoir quelquefois autour de cette demeure, des sentiers aménagés atteignant une centaine de mètres de longueur. Ces véritables chemins seraient utilisés pour le transport des matériaux de construction et des divers éléments constituant son régime alimentaire.

À ce propos, le castor serait essentiellement herbivore, au dire des Montagnais(es), se nourrissant d'arbustes (*hakâua*), de l'écorce et des racines du peuplier faux-tremble (*mî'tûh*), du peuplier baumier (*mâhimî'tuh*), et du bouleau à papier (*uâhkuai*), de sapin (*innâht*), d'épinette noire (*uhkâtuk^u*), de saules (*uâpineu mî'tshima*) et également des rhizomes (*uâhkatamuia*) et feuilles (*ûh'tehua*) des nénuphars. Pour toutes ces habitudes quotidiennes incluant le régime alimentaire de l'animal, c'est tout comme pour l'habitat : les scientifiques abondent dans le même sens que les Montagnais(es).

Au niveau caractériel, le castor démontrerait, toujours selon les Montagnais(es), un certain esprit inventif, représenté par exemple dans sa façon de construire ses abris. Qu'à cela ne tienne, il ne faudrait toutefois pas surestimer l'ingéniosité de l'animal. Car c'est l'être humain qui finalement, au dire des Montagnais(es), le lui aurait enseigné. « Mais l'homme leur montra comment ériger une digue qui élèverait le niveau des eaux de leurs étangs, cela afin de les mieux protéger » (Speck 1925: 22). Cette légende concernant l'alliance entre un Amérindien et une femelle castor est toujours aussi vivace dans l'esprit des Montagnais(es). La preuve, ce bref passage tiré du film *Ameshkuatan* tourné à La Romaine en 1978. « On peut voir les *uâta* (sorties) du castor dans ça (*uatai* i.e. l'estomac). Ce sont les sorties du castor. Tu as vu les barrages du castor à la rivière. Ils ont plusieurs sorties. Il y a longtemps, un Indien avait une maîtresse castor. C'est lui qui a fait ça, les trous. Il y a un Indien là-dedans ! » Il paraîtrait même, ajoute-t-on, qu'un chasseur de castors ne pourrait guère, avant une partie de chasse à l'animal, manger de cet estomac, au risque de devenir sérieusement « malchanceux » (communication personnelle, D.M., Mingan, 01.05.85).

Les propos tenus par les Montagnais(es) sur l'ingéniosité du castor ont en quelque sorte leur contrepartie dans le discours scientifique. Certes, on y reconnaît également la capacité inventive de l'animal, de même que son patient labeur, mais on émet aussi certaines réserves : « On surestime jusqu'à un certain point les qualités de bûcheron du castor. Même s'il ne lui faut qu'une demi-heure ou à peu près pour passer à travers un tremble de 13 cm (5 po) de diamètre, il n'arrive pas toujours à le faire tomber là où il veut » (Wooding 1984: 184).

Le castor aurait, poursuit-on, de nombreux prédateurs, attirés qu'ils sont tous par l'odeur forte dégagée par les glandes à castoreum (*u'tuiat*) de l'animal. Cette croyance ne semble pas contredit par celle des scientifiques qui voient dans le dégagement des odeurs multiples du castor la marque de la

délimitation de son territoire (Richard 1980: 50), cette délimitation allant aussi dans le sens de révéler une présence. Les principaux prédateurs du castor, au dire des scientifiques comme des autochtones, seraient le loup, le lynx, l'ours et la loutre (Banfield 1977: 148). Mais, c'est plus particulièrement à la loutre que reviennent sans cesse les commentaires. Elle aurait même l'audace de vouloir « s'installer dans sa hutte » (J.B., Natashquan, 09.08.83). D'ailleurs, les textes zoologiques sont aussi formels là-dessus : « La loutre, qui partage le même environnement, attaquera parfois le castor et tentera de s'introduire dans sa hutte par une des voies souterraines » (Wooding 1984: 187). Les légendes montagnaises, par ailleurs, présentent souvent la loutre comme une ennemie du castor, ce qui viendrait étayer le phénomène. Ainsi, dans un épisode de la fameuse légende concernant la libération des étés, la loutre apparaît-elle comme un animal qui menace par son rire de choquer un Castor géant et par conséquent de mettre en danger la téméraire expédition en route pour libérer l'été (Savard 1973: 14).

À l'opposé, c'est au rat musqué que reviendrait l'honneur de cohabiter pacifiquement avec le castor. N'est-ce pas lui qui dans une légende déjà mentionnée (Speck 1977: 12) sert d'éclaireur aux castors géants face à la menace évidente de *Mistâpeu* (i.e. le grand homme) qui cherche à les tuer ? Les Montagnais(es) sont catégoriques à ce propos. Le rat musqué témoigne d'une solide amitié pour le castor, à tel point qu'on l'a même surnommé en montagnais, « le petit chien du castor » (J.B. Natashquan, 09.08.83).

Le castor aurait finalement comme ennemi, si on peut dire, deux types de « parasites externes » (*îkuat*) : « les premiers sont blancs et longs et ils ne sont pas nombreux; les autres sont jaunes, très nombreux et très rapides » (Ab. M., Mingan, 02.02.82). Ces poux ou puces dans le premier cas et coléoptères dans le second, ne seraient guère nocifs pour l'être humain, précisent à ce propos les Montagnais(es).

☐ Reproduction

Montagnais(es) et scientifiques s'accordent habituellement pour dépeindre le castor comme un animal ne respectant que très peu les règles de parenté. Le commentaire autochtone suivant résume bien les opinions : « Les castors se marient entre eux. Ils ne s'occupent pas de la parenté, eux. Le vieux castor peut se marier avec sa fille et la vieille avec son fils et ils ont d'autres enfants » (J.B., Natashquan, 09.08.83). De même, croit-on en général, que malgré ces relations à tout le moins incestueuses, le castor demeurerait essentiellement monogame et ne s'accouplerait qu'une fois l'an, durant l'hiver, soit en janvier ou février (Banfield 1977: 149).

Selon les Montagnais(es) et les scientifiques, l'accouplement se produirait dans la hutte (J.B., Natashquan, 09.08.83; Ab.M., Mingan, 02.02.82; Hill 1982: 206) quoique pour les derniers, l'accouplement pourrait aussi

avoir lieu sous la glace, dans l'eau, durant l'hiver (Hill 1982: 260). La science reconnaît d'ailleurs qu'« assez étonnamment, on ne possède que peu de données sur la reproduction de l'espèce » (Banfield 1977: 149). La gestation varierait, semble-t-il, de trois à quatre mois, et en juin, les petits naîtraient : d'un à huit par portée. Tous s'entendent là-dessus.

De même, discours scientifique et autochtone convergent-ils sur une certaine difficulté ressentie à différencier les sexes, que ce soit pour des bêtes naissantes ou même adultes. Pour la science, les sexes seraient difficiles à distinguer à première vue « puisque chez l'un et l'autre, l'appareil génital aboutit à un cloaque commun » (Banfield 1977: 149). Les Montagnais(es), de leur côté, surenchérisent : « On ne peut savoir le sexe de l'animal. C'est seulement une fois qu'il est tué. On peut quelquefois différencier la femelle : elle est plus lente dans ses activités quand elle est enceinte » (Ab.M., Mingan, 02.02.82). Soit dit en passant, le foetus du castor se nomme en montagnais **umuaihîh amisk^u** et dès la naissance, se voit attribuer un autre vocable : **pinemiskuãih**.

Je rappelle aussi qu'à la mise bas, le mâle serait souvent absent (Banfield 1977: 149), ce que semble corroborer les Montagnais(es) : « Après la crue des eaux, le mâle s'en va et revient un petit peu plus tard au même lac; des fois, la femelle a déjà mis bas et alors c'est au tour de la femelle de sortir et au mâle de garder les petits » (Ab.M., Mingan, 02.02.82).

Le nouveau-né (**pinemiskunãih**), poursuivent conjointement hommes de science et autochtones, serait allaité pendant quelques mois seulement. Ce stade, de la naissance jusqu'au sevrage, est par ailleurs reconnu par les scientifiques comme une des quatre étapes majeures du développement du castor. Les stades sont généralement identifiés comme suit : bébé, castor d'un an, castor de deux ans et adulte (communication personnelle de J. Bovet). De leur côté, les Montagnais(es) distinguent huit phases successives de croissance.

Après le sevrage, le jeune castor devient ainsi un **auetis** (i.e. le petit castor) jusqu'au jour où il peut effectuer ses premières sorties, une année plus tard. À ce moment, il peut quelquefois passer un hiver seul. Il se nomme alors **pupunauetis** (i.e. le petit castor d'hiver). Dans le cas où il revient habiter la hutte originelle, il prend le nom d'**upaiues**, même vocable utilisé pour les castors d'un an qui ont toujours demeuré dans la même colonie et qui désormais peuvent se nourrir par eux-mêmes. À deux ans, les castors peuvent ou non, partir fonder leurs propres colonies : ils deviennent ainsi successivement **patamiskus** (3 ans) et **patamisk^u** (4 ans). Ils ont alors définitivement atteint leur maturité sexuelle et se reproduisent. De là, on les considère comme des adultes (**tshihemisk^u**) jusqu'à ce qu'aient atteint une certaine vieillesse (**mista tshihemisk^u**).

Pour conclure, quelques commentaires généraux sur la composition des familles elles-mêmes. « Deux ou trois familles au complet », semble-t-il, pourraient habiter une même hutte : à ce moment, les castors « y aménageraient plusieurs pièces » (Ab., M., Mingan, 02.02.82). La science ne semble pas corroborer le phénomène. On parle plutôt d'un seul couple par colonie, plus sa progéniture (Hill 1982: 262). Quelquefois, certains individus pourraient demeurer seuls, sans partenaire sexuel. Cette condition serait attribuable, explique la science, à un habitat de qualité inférieure (Hill 1982: 263). Une femelle castor dans cet état, vivant ainsi seule et construisant par elle-même son abri, sans aide aucune de ses congénères, prendrait un nom particulier en montagnais, soit **peiukumisk^u** (i.e. le castor seul). La science ne mentionne toutefois pas de tels cas de femelles esseulées. Se pourrait-il alors, qu'une fois de plus, les Montagnais(es) aient réussi à nous apprendre un « fait » nouveau au sujet du comportement de cet animal ? Si telle est la situation, des enquêtes détaillées mériteraient d'avoir lieu à partir des mœurs particulières du castor que nous rapportent les Montagnais(es). On connaît peut-être moins bien cet animal qu'on ne le pense à première vue !

Ce genre de conclusion sur le castor pourrait sans doute être formulé pour l'ensemble des relations entre les Montagnais(es) et leurs animaux. L'ouvrage d'ethnozoologie montagnaise qui devrait paraître ultérieurement et dont ce texte fera partie, vise d'ailleurs cet objectif. Il s'agit de proposer à la recherche scientifique de nouveaux jalons par le biais de données inusitées sur les animaux. Si ce bref commentaire sur le castor et ceux à venir sur d'autres animaux, parviennent à ébranler ne fût-ce qu'un peu les convictions de certains hommes de science, ils auront atteint leur but.

RÉFÉRENCES

BANFIELD A.W.F.

1977 *Les Mammifères du Canada*. Publié pour le Musée national des Sciences naturelles, Musées nationaux du Canada par Les Presses de l'université Laval et University of Toronto Press.

BECK C.

1972 « The Giant Beaver : A Prehistoric Memory ? », *Ethnohistory* 19, 2: 109-122.

BULBULIAN M. et M. Hébert

1978 *Ameshkuatan*. Court métrage, Canada, ONF, 24 minutes.

CLERMONT N.

1980 « Le contrat avec les animaux. Bestiaire sélectif des Indiens nomades du Québec au moment du contact », *Recherches amérindiennes au Québec* 10, 1-2: 91-109.

HILL E.P.

1982 *Beaver* : 256-281, in J.A. Chapman et G.A. Feldhamer (éds.), *Wild Mammals of North America*. Baltimore et Londres: The John Hopkins University Press.

LEFEBVRE M.

1971 *TSAKAPESH. Récits montagnais-naskapi*. Québec: Éditeur officiel du Québec.

MAILHOT J. et S. Bouchard

1973 « Structure du lexique : les animaux indiens », *Recherches amérindiennes au Québec*, 3, 1-2: 39-67.

RICHARD B.

1980 *Les castors*. Paris: Balland.

SAVARD R.

1971 *Carcajou et le sens du monde*. Québec: Éditeur officiel du Québec.

1973 « Structure du récit : l'enfant couvert de poux », *Recherches amérindiennes au Québec*, 3, 1-2: 13-37.

1979 *Contes indiens de la Basse Côte Nord du Saint-Laurent*. Ottawa: Musée National de l'Homme, Service canadien d'ethnologie, Collection Mercure, dossier no 51.

SPECK F.G.

1925 « Montagnais and Naskapi tales from the Labrador Peninsula », *Journal of American Folklore*, 38, 147: 1-32.

1977 *Naskapi. The Savage Hunters of the Labrador Peninsula*. (Édition 1935). Oklahoma, Norman: University of Oklahoma Press.

VILLENEUVE O.

1981 *Cris et noms de bêtes*. Ottawa: Éditions Leméac Inc.

WOODING F.H.

1984 *Les mammifères sauvages du Canada*. La Prairie: Éditions Marcel Broquet Inc.

Daniel Clément
Centre d'études nordiques
Université Laval
Québec (Québec)
Canada G1K 7P4